

Le MRP vous parle!

Nouvelle Série N° 68

Mars 1996

ISSN 0753-8707

Prix du N° / 12 F

BULLETIN DE LIAISON DE L'AMICALE DU M.R.P. - 133 BIS, RUE DE L'UNIVERSITE 75007 PARIS - Téléphone : 47 05 84 51



Assemblée générale de l'Amicale le 22 mars au Sénat : l'image que l'Histoire retiendra du M.R.P. dépend encore un peu de nous. Ne perdons pas de temps ! (p. 2 et 3)
Sida : morale et santé ne sont pas contradictoires, mais il faut savoir les distinguer car chacune a son domaine, expose Cyriaque Decamme, secrétaire général de l'Amicale (p. 2)



Pour le M.R.P., son big bang ce fut la Résistance... Deux des Inventeurs, du M.R.P. :
• *Gilbert Dru, principal auteur du manifeste «Notre jeunesse vers la politique», abattu par la Gestapo en 1944*
• *Jean Gilibert, déporté à Buchenwald, responsable national des jeunes du M.R.P. des 1945 (p. 5 à 14)*
• *Poèmes de Louis Aragon et de Joseph Folliet (p. 11 et 12)*



En 1947, Robert Bichet fit voter la loi qui assura la liberté dans la distribution des journaux : le maire d'Avesnelles, dans le Nord, homme de presse, vient de donner son nom (de son vivant) à une rue de sa commune (p. 3)

Il y a 50 ans, aux réunions du Groupe M.R.P. de l'Assemblée Nationale Constituante... Des textes sortis du secret pour vous, en priorité, amis lecteurs ! (p. 15 et 16)

Un grand témoignage dans un petit livre sur la déportation des enfants juifs de France pendant la guerre (p. 4)

L'ÉGLISE ET LE SIDA

par Cyriaque Decamme

Nul n'est tenu d'être un «fidèle» de l'Eglise catholique. L'autorité du Pape ne s'exerce que sur ceux qui le reconnaissent. Remarque faite que le «péché» n'est pas dans l'usage du préservatif mais dans la conduite qui nécessite cet usage.

LIBRES PROPOS

D'un rapport de 235 pages, publié à l'initiative de la Commission sociale des évêques de France, à propos du sida, et avec des collaborations interdisciplinaires et multiconfessionnelles, les médias, toujours avides de sensationnel - et d'audimat - n'ont retenu que l'essence des quatre pages du chapitre, fruit de la réflexion d'un groupe de «médecins, psychanalystes et moralistes,» intitulé : «Le sida interroge la société», pages relatives à l'éventualité de l'usage du préservatif, pour en conclure qu'il y avait un revirement de l'Eglise de France, laquelle s'inscrirait donc en porte-à-faux, sinon en opposition, avec l'enseignement supposé du Magistère romain.

Belle occasion, pour les anticléricaux de tous poils et les tenants d'une permissivité tous azimuts, de fustiger le Pape (Act up : «Jean-Paul II reste un assassin») et d'essayer d'enfoncer un coin entre Rome et l'Eglise de France.

Qu'en est-il en fait ? D'une part, à ma connaissance, nos évêques ne se sont clairement déclarés que sur le chapitre intitulé «Devant le sida, relancer l'espérance»; d'autre part, la position de l'épiscopat n'est pas nouvelle ; qu'il suffise de rappeler l'argumentation développée par Mgr Bonfils, évêque de Viviers, en réponse aux détracteurs du discours prononcé par Jean-Paul II lors de sa visite en Ouganda en 1993 : «Le préservatif est un mal ; par rapport au sida, c'est un moindre mal. Mieux vaut utiliser le préservatif que communiquer le sida. Mais mieux vaut encore pratiquer la chasteté qu'utiliser le préservatif».

A quoi fait écho, à sa manière, l'abbé Pierre - qui ne saurait être suspect de conservatismisme auprès d'une intelligentsia contestataire de «l'ordre moral» - lorsqu'il s'exclame au cours d'une émission télévisée organisée par «Sidaction» : «Si vous ne pouvez pas être des saints, du moins ne soyez pas des assassins !» et aussi «n'ajoutez pas le crime à l'adultère !».

La cause est entendue : La prévention du sida engage sur deux axes,

en premier lieu et toujours, par une approche morale et éducative, en second lieu et, en plus, par une approche thérapeutique ou d'urgence (cf. la Note pastorale à l'attention des prêtres et des éducateurs présentée dès le 23.06.87 par la commission épiscopale).

Remarquons par ailleurs que les «bonnes âmes» qui exploitent notre légitime compassion pour les victimes du fléau, soit pour banaliser leurs déviances (homosexuels) soit pour dénoncer l'anachronisme de la «morale bourgeoise» héritée des préceptes du Décalogue, soit encore pour détourner au profit de leur propagande, quand ce n'est pas au leur, les fonds collectés pour la recherche, ces «bonnes âmes», dis-je, ne font guère concurrence aux chrétiens qu'elles fustigent quand il s'agit d'accompagner les sidéens dans leur agonie.

«Parallèlement au sida, se manifeste une sorte d'immunodéficience sur le plan des valeurs essentielles qui ne peut manquer d'être reconnue comme une vraie pathologie de l'esprit» (Jean-Paul II).

*
* *

Reste à savoir s'il y avait besoin d'un document sur le sida et le préservatif. Ceci se discute.

En revanche, «Il fallait quand même savoir que, dans l'opinion, tout serait mis sur le même plan et réduit au problème (de l'usage du préservatif), selon des formules choc laissant entendre que l'Eglise avait accompli une révolution culturelle». (Mgr Maggiolini, évêque de Côme).

En fait par une opération visant à retirer un argument à ses contemporains pour mieux affirmer sa doctrine, l'épiscopat donne l'impression d'une reculade et d'une prise de distances vis à vis de Jean-Paul II.

Nos évêques ont des progrès à faire dans le domaine de la communication !

Ne nous dites pas que l'illustration de notre bulletin est de qualité médiocre : nous le savons !

Nos photos sont des reproductions de reproductions car nous n'avons ni négatifs ni même, le plus souvent, de premiers tirages.

Pouvons-nous mieux faire ?

Oui, avec vous, si vous nous envoyez les bonnes illustrations, les bons textes et les bons témoignages personnels qui dorment dans vos archives et dans vos mémoires. Voyez ce que vient de nous écrire Albert Vidal, 81 ans le 2 avril prochain, sur Gilbert Dru !

Oui, si vous payez votre cotisation et votre abonnement, qui permettront à l'amicale de développer ses recherches et au bulletin de se moderniser.

LE MOT DU SECRÉTAIRE GÉNÉRAL

ÉDITORIAL

Chers amis,

J'écris ce mot juste avant le bouclage du numéro, alors que nous préparons notre assemblée générale du 22 mars.

Je vous écouterai avec attention ce jour-là et je lirai avec soin votre courrier dans les semaines à venir, pour bien nous entendre sur notre rôle. En effet, si, pour les vétérans que nous sommes, l'épopée du M.R.P. demeure une activité vécue, elle n'est pour nos enfants et petits-enfants qu'une histoire ancienne ; il convient donc que vous vous exprimiez sur votre vision de l'avenir de notre amicale. Doit-on se résoudre à la laisser s'éteindre avec nous ou bien tenter de faire en sorte qu'elle nous survive avec nos épigones au risque de l'affadir ?

Il y va, notamment, du contenu et de la diffusion de notre bulletin de liaison, dont l'évolution ne vous a certainement pas échappé.

Constatant, combien était oublié pour ne pas dire occulté, tant dans les chroniques des journaux, que dans les médias audiovisuels et, pis encore, dans les manuels scolaires et traités historiques divers, le rôle précoce et important des démocrates-chrétiens dans la Résistance comme celui du M.R.P. dans les avancées

sociales diverses et variées à l'actif de la Quatrième République et déterminent dans celui de la construction européenne (1), il nous a paru nécessaire de publier dans «Le M.R.P. vous parle» les témoignages illustres ou modestes de ceux qui en furent acteurs ou simples témoins (nous attendons votre contribution et éventuellement vos archives).

Les conditions matérielles de la poursuite de cette ambition ne facilitent pas notre tâche, d'autant que nous manquons de relais d'opinion (nous projetons de faire le service de notre bulletin aux universitaires, historiens ou journalistes que nous supposons susceptibles d'être intéressés).

Cordialement et à bientôt

Cyriaque DECAMME

P.S. : N'oubliez pas de renouveler adhésions et abonnements. Soyez pro-sélytes... et «Continuons le combat».

(1) N'est-il pas remarquable que les médias fassent remonter l'entente franco-allemande à l'entrevue de Gaulle-Adenauer de 1962, alors que cette entente a été déclenchée par Robert Schuman et Conrad Adenauer lors de leur rencontre à Bonn le 13 janvier 1950.

UNE «RUE ROBERT BICHET» AU CŒUR DE L'AVESNOIS

ACTUALITÉS

Il n'est pas courant de donner à une rue le nom d'une personnalité de son vivant. C'est pourtant l'honneur qui est rendu à notre doyen nonagénaire, Robert Bichet, toujours bon pied bon œil ; né à Rougemont, dans le Doubs, en 1903, il fêtera ses 93 ans le 3 octobre prochain.

En effet, une «rue Robert Bichet» perpétue désormais son nom dans la commune d'Avesnelles (2639 habitants), dans le sud du département du Nord, au cœur de l'Avesnois, région verdoyante, vallonnée et boisée, entre Avesnes-sur-Helpe et Fourmies, à la frontière franco-belge.

La décision a été prise par le Conseil municipal, sur la proposition de M. Jean-Pierre Vittu de Karraoul, président du Syndicat national de la presse hebdomadaire régionale. La rue Robert-Bichet dessert en particulier le siège social et l'imprimerie du groupe de presse qui édite deux hebdomadaires régionaux, «L'Observateur» (Avesnes) et «Le courrier» (Fourmies).

Il s'agit avant tout d'un bel hommage rendu, cinquante ans après son vote par la IV^e République, à l'instigateur de la «loi Bichet» (2 avril 1947) qui rendit libre la distribution de la presse française et donna aux journaux la possibilité de se diffuser eux-mêmes ou de se regrouper dans une coopérative de messagerie. Elle favorisa ainsi la naissance des célèbres NMPP (Nouvelles Messageries de la Presse Parisienne) substituées à la «pieuvre verte» (Messageries Hachette) de la III^e République.

Dans le débat sur la liberté de la presse du 27 mars 1947 au Palais-Bourbon, Robert Bichet définit un objectif ambitieux, qui reste toujours à atteindre en 1996 : «Nous nous refusons à la contrainte et à la tyrannie de l'argent. Mais nous ne voulons pas que la presse obéisse, à l'avenir, à un gouvernement et à une majorité de passage»... Vaste programme, comme aurait dit le Général de Gaulle !

Ingénieur des Arts et Métiers, ce Franc-Comtois entreprend en 1925 une carrière aux «Forges de Jœuf» (de Wendel), puis aux «Automobiles Peugeot» à Sochaux (1928), enfin à «Esso-Standard» jusqu'en 1944.

Il est président des Ingénieurs et Cadres de Franche-Comté, vice-président de la Société des ingénieurs des Arts-et-Métiers, vice-président des Jeunes du PDP et de l'A.C.J.F.

Il participe à la vie des associations familiales. Il est membre du Secrétariat social de Besançon. Il est élu conseiller municipal de Rougemont (1935-1945), avant de devenir maire d'Ermont (aujourd'hui dans le Val d'Oise)



de 1959 à 1971.

Entré dans la Résistance, il organise, en liaison avec Pierre-Henri Teitgen et Francisque Gay, l'information clandestine en Bourgogne et en Franche-Comté, assure la parution de «Résistance», organise la diffusion des «Cahiers du Témoignage chrétien». En 1944, il représente les démocrates-chrétiens au Comité de Libération du Doubs. En septembre 1944, il est nommé directeur régional de l'information à Dijon.

Mais, un mois après, il quitte son poste dijonnais pour assumer, à Paris, 186 rue de Rivoli, les fonctions, au tout nouveau «Mouvement Républicain Populaire», de secrétaire général. Aux côtés d'André Colin, il coordonne, au Centre national, les activités du mouvement naissant et contribue à la mise en place de nouvelles fédérations départementales, avec l'aide du quotidien «l'aube».

Le 21 octobre 1945, tête de liste M.R.P., il est élu député de la première circonscription de la Seine-et-Oise à la première Assemblée nationale constituante ; sa liste obtient trois élus.

Il devient président de la Commission de la Presse-Radio-Cinéma quand, le 23 janvier 1946, Jean Letourneau, qui occupait le poste, devient ministre dans le gouvernement Félix Gouin. Il intervient dans la discussion du projet sur la dévolution des biens des entreprises de presse. Il préside

le Conseil supérieur du Pétrole (1952).

Réélu le 2 juin 1946 à la deuxième Constituante, il est appelé le 24 juin dans le gouvernement de Georges Bidault comme sous-secrétaire d'Etat à la Présidence du Conseil, chargé de l'information, jusqu'au 16 décembre 1946.

Il reste député de la Seine-et-Oise tout au long de la IV^e République (1946-1958), défend le scrutin avec apparentements, soutient Pierre Pflimlin (mai 1958), vote la confiance à de Gaulle (1^{er} juin 1958), les pleins pouvoirs et la révision de la Constitution de la IV^e (2 juin).

En 1947, il fonde les Nouvelles Equipes Internationales (N.E.I.), qui sont devenues l'Union internationale des démocrates chrétiens.

Vice-président du Mouvement Européen (1954), juré à la Haute Cour de Justice (1948), délégué français pendant dix ans à l'Assemblée consultative de Strasbourg (1949-1959), il propose, le 20 juillet 1950, que le drapeau vert et blanc, alors symbole de l'Europe, soit hissé sur les édifices publics.

Georges VERPRAET

Sur la déportation des enfants juifs de France durant la guerre

UN GRAND TÉMOIGNAGE DANS UN PETIT LIVRE

«Les orphelins de la Varenne»

TÉMOIGNAGES

A La Varenne, il y avait un orphelinat et une pension d'enfants juifs.

Dans la nuit du 21 au 22 juillet 1944, sur l'ordre du capitaine SS Aloïs Brunner, 28 orphelins y furent arrêtés.

Après un réveil brutal, ces enfants, âgés de 4 à 11 ans, furent précipités dans des autobus avec baluchons et matelas, puis conduits à Drancy. Dans ce camp de la région parisienne, ils vécurent d'horribles journées d'angoisse avant d'être acheminés le 31 juillet 1944 par le convoi n° 77 vers Auschwitz, dans des wagons à bestiaux.

Après un épouvantable voyage de deux jours et demi, entassés dans le noir, apeurés, assoiffés, suffocants, ils arrivèrent à Birkenau à moitié nus et sans chaussures pour la plupart.

A leur descente, ils furent immédiatement envoyés à la chambre à gaz et ne revinrent jamais.

De 1942 à 1944, en France, 11.000 enfants juifs subirent le même sort. Dans le même temps 70.000 survécurent grâce à la solidarité et à l'aide d'hommes et de femmes qui s'opposèrent courageusement à ces «crimes contre l'humanité».

* *
*

Cette histoire tragique a amené le «Groupe saint-maurien contre l'oubli», composé de personnalités diverses parmi lesquelles Bernard Javault, président du «Vieux Saint-Maur», une société d'histoire et d'archéologie, et membre de l'Amicale du M.R.P., à faire une enquête, remarquable par sa documentation, sur la déportation des enfants juifs de France durant la guerre et plus particulièrement des enfants juifs de Paris et de sa banlieue.

Un certain nombre d'entre eux avaient été placés ou s'étaient réfugiés dans trois établissements spécialisés de La Varenne-Saint-Hilaire : l'orphelinat du 30 rue Saint-Hilaire, la pension d'enfants du 57 rue Georges Clémenceau et le pavillon du 15 rue de Chanzy. La Varenne, lieu de villégiature avant la guerre, était directement accessible par un petit train depuis la gare de la Bastille, proche du Marais, où vivaient de nombreuses familles juives.

Comme nous le précise Bernard Javault, «dans cet ouvrage, l'histoire locale se mêle à l'histoire générale, ce qui en fait un outil pédagogique en raison de la clarté de l'exposé». Ajoutons

que le style est bon et qu'il suscite l'émotion du lecteur simplement par sa sobriété ; et que, s'agissant de ce qui s'est passé à La Varenne entre 1941 et 1944, le récit et ses illustrations sont inédits.

Au surplus, comme tous les bons enquêteurs, les auteurs du livre, qui est préfacé par André Kaspi, professeur à la Sorbonne, ne sont pas satisfaits : ils cherchent à retrouver des survivants (peut-être 200), aujourd'hui dispersés en France, en Suisse, en Israël, aux Etats-Unis...

«Les orphelins de la Varenne» (180 pages, 70 illustrations), 120 F + 20 F de port = 140 F. Règlement par chèque à l'ordre du GSMCO, B.P. 140 94101 Saint-Maur Cedex.

* *
*

Un extrait du livre (pages 97 et 98)

Simone Kasinetz garde de son passage dans la maison d'enfants, de fin 1942 à fin 1943, un souvenir ému. Interrogée par nous, elle dit se rappeler particulièrement des enfants qui pleuraient la nuit en silence, sans nouvelles de leurs parents. Mais elle se remémore aussi les agréables promenades au bord de la Marne. A ce sujet, elle évoque ce fait précis : Charles Trénet, âgé à cet époque d'une trentaine d'années, et déjà chanteur connu, voit souvent passer devant sa maison (située sur le quai dénommé aujourd'hui Winston Churchill) le groupe d'enfants portant l'étoile.

A plusieurs reprises, il exprime à voix haute sa tristesse et sa réprobation. Un jour, il s'adresse à Louise, qui conduit le groupe, et lui demande la permission de recevoir des enfants à goûter. Mlle Lévi donne son accord. L'un des heureux invités se souvient, cinquante ans plus tard, de la table magnifique toute chargée

de gâteaux au chocolat et de friandises à la saveur oubliée. Le sympathique artiste s'était mis au piano et avait chanté quelques succès avant d'encourager les enfants à faire comme lui.



Curé de la paroisse Saint-Hilaire, l'abbé Morel plaça des enfants juifs de la rue de Chanzy dans des familles catholiques du quartier.

J.P.



Gilbert DRU

- **jeune militant de l'Action catholique**
- **martyr de la Résistance**
- **l'un des inventeurs du M.R.P.**
- **symbole de l'engagement des chrétiens dans la lutte pour la Libération**

À LA RECHERCHE DES INVENTEURS DU M.R.P.

Les fondateurs du M.R.P. sont bien connus des anciens militants du Mouvement. Mais ses inventeurs, qui sont-ils ?

A partir de l'automne 1940, des dizaines de militants des mouvements de l'Action catholique, des partis et des syndicats d'inspiration chrétienne se rencontrent et entrent dans la clandestinité pour préparer ensemble la victoire et l'avenir, alors qu'avant la guerre beaucoup d'entre eux ne se connaissaient même pas. Qu'est-ce qui les amène donc à se regrouper ainsi, alors que dans tout regroupement l'occupant voit une tentative de rébellion ? C'est la Résistance ! Tous les témoignages recueillis sur cette époque, à commencer par ceux que nous avons publiés dans ce bulletin à l'occasion du cinquantenaire du M.R.P., le montrent clairement.

Pour le futur M.R.P., la Résistance ce fut son big bang !

Après le big bang, il lui reste à prendre forme : que sera le futur Mouvement, dans un monde nouveau ?

Sur ce sujet, il y a deux orientations parmi les militants chrétiens devenus combattants de l'ombre.

La première, c'est la coordination, la coopération entre les diverses organisations qui, dans le passé, ont parfois été concurrentes. On l'a rappelé dans une brochure éditée en janvier 1951 par le Secrétariat général du M.R.P. sous la responsabilité d'Albert Gortais et intitulée «Les origines du M.R.P. et sa mission dans la vie publique française» :

- *Au début, le stade préalable d'un cartel était envisagé (en particulier à une réunion d'avril 1943 à Lyon avec Bidault) (page 26).*

Un cartel, c'est-à-dire une entente entre le Parti Démocrate Populaire (fondé en novembre 1924 à l'initiative des treize députés du Groupe des démocrates élus aux législatives du 11 mai 1924), la Jeune République (créée par Marc Sangnier en 1912 après la disparition du Sillon), divers groupements chrétiens et, peut-être, la CFTC. Les dirigeants du P.D.P., notamment, travaillaient sur un projet de rénovation de leur parti, qui avait déjà réussi à faire élire quinze de leurs candidats à la Chambre de 1936 en dépit des effets du scrutin uninominal à deux tours.

La seconde orientation, c'était à la fois la fusion des groupes existants, leur élargissement et une nouvelle conception de l'action politique. La brochure d'Albert Gortais déjà citée (page 26) est explicite sur ce point important de notre histoire :

- *Mais quelques jeunes, qui n'avaient pas été mêlés aux organismes et aux débats d'avant guerre, voulaient d'emblée le plus large regroupement. L'origine véritable du Mouvement se situe à Paris, à la fin d'octobre et au début de novembre 1943, lorsque Gilbert Dru (de Lyon) et Jean Gilibert (de Brive) vinrent trouver Francisque Gay, Georges Bidault et André Colin.*

Qui, parmi ces jeunes ?

D'abord ceux qu'Albert Gortais vient de citer lui-même.

Jean Gilibert, 21 ans en 1943, habite Brive, en Corrèze. Depuis 1940, il y mène une action de résistance ; il est compagnon d'Edmond Michelet au mouvement Combat et il anime le groupe, très actif, du N.A.P. (Noyautage des administrations publiques).

Durant l'été 1943, il monte à Paris, appelé par les dirigeants du mouvement Combat et il commence à vivre dans la clandestinité.



Jean Gilibert

A son arrivée dans la capitale, il loge dans un hôtel de la rue Monsieur le Prince, à deux pas de chez Francisque Gay, le fondateur de «l'aube», l'éditeur de plusieurs publications chrétiennes. Il va le voir. Dix jours après, il revient et Francisque Gay le met en présence de Georges Bidault, qui a pris la succession de Jean Moulin à la présidence du Conseil National de la Résistance.

La trame se tisse peu à peu. Dans les semaines qui suivent, toujours à l'initiative de Francisque Gay, Jean Gilibert prend contact avec d'autres compagnons de lutte, notamment avec Robert Lecourt et André Colin.

A Paris encore, André Colin lui fait rencontrer un autre très jeune militant : Gilbert Dru, 23 ans, étudiant en droit à Lyon, jéciste, qui a déjà travaillé avec lui.

L'étincelle

Les deux jeunes gens s'entendent bien. Ils ont la même méfiance à l'égard des partis et ils partagent le même rêve : celui d'un mouvement qui, dépassant le champ de la politique, conduirait la France libérée vers un changement de société.

Et, comme tous les jeunes gens, Dru et Gilibert sont pressés. Ils entreprennent l'un et l'autre de rédiger des projets de manifeste. Les brouillons succèdent aux brouillons, les remaniements de textes interviennent au fur et à mesure des discussions qu'ils ont avec leurs camarades. Si bien que le texte connu sous le nom de Manifeste de Gilbert Dru existe de façon authentique mais sous plusieurs versions, différentes non pas dans l'esprit mais dans la structure et la forme.

L'une de ces versions a été retenue par Jean-Marie Domenach dans un petit livre publié en 1947, intitulé «Gilbert Dru : celui qui croyait au ciel» (Editions Elf, 29 rue de l'Echaudé, Paris 6^e). Ecrite par Dru, elle avait été confiée par un de ses proches à Domenach.

Une autre version, écrite elle aussi par Dru, a fait l'objet d'une présentation de Maurice-René Simonnet dans le numéro 58 (juillet-août 1964) de «France-Forum» ; elle a été repri-

se en grande partie, à l'occasion du cinquantième anniversaire du M.R.P., par la même revue dans son numéro 297-298 (octobre-décembre 1994).

Dans la première de ces deux versions (elle est peut-être antérieure à l'autre ; des recherches sont en cours à ce sujet), on trouve, clairement exprimé, le choix, exigeant, de ces jeunes combattants, dont le style est déjà celui d'hommes mûrs :

- Demain, nous ne serons pas libérés, mais mobilisés pour une tâche difficile et exaltante : la renaissance et la réfection de notre patrie ... Sans nous détourner de nos tâches immédiates, il est temps de songer à la préparation de cette action révolutionnaire, qui revient en grande partie à notre génération...

- Notre génération pressent l'importance du politique dans la révolution qui s'impose et sa prédominance de fait sur tous les autres secteurs de la vie publique... C'est en se référant à une doctrine politique que les gouvernants, les législateurs, les partis et les forces agissantes de la Nation créent des institutions, font des lois, des réformes, des révolutions économiques et sociales. Les révolutions d'Italie, d'Allemagne et la pseudo-révolution nationale en France apportent une confirmation frappante à cette loi. Ces exemples, bien loin de nous détourner de l'action publique, illustrent le danger de laisser la politique aux forces mauvaises...

- Si nous disons cependant «politique», ce n'est pas pour renoncer à cette soif de propreté, de vérité, d'efficacité qui caractérise notre génération, ce n'est pas pour lancer et perdre notre jeunesse dans les compromissions et les impasses, comme ce fut le cas pour certains de nos camarades de quelques années nos aînés, qui sortirent meurtris et désabusés des aventures auxquelles ils s'étaient généreusement donnés (1934-1936). Si précisément nous disons «politique», c'est parce que nous sommes résolus à tirer ce mot et cette réalité de la fange où de faux professionnels l'ont traînée et souillée, pour lui rendre sa valeur et sa noblesse, pour en faire ce qu'elle doit être vraiment : le service de la Cité...

- Il ne faut pas se dissimuler que, même sur un terrain en grande partie rasé, il est plus facile, pour construire, de se reporter aux données du passé que d'inventer et de promouvoir des solutions neuves. Et la pente de la facilité est accusée. Et il faut compter avec les pressions qui, nécessairement, s'exerceront dans ce sens : les appels à une fidélité fondée sur une fausse mythologie démocratique et plus encore la présence et le retour d'hommes qui, même s'ils sont de bonne volonté, se trouvent irrémédiablement «classés» par des habitudes difficiles à déraciner. Déjà on assiste aux essais de constitution de diverses formations politiques, qui ne sont guère que des reconstitutions et des replâtrages de certains partis d'hier...

- Notre génération a une chance unique à jouer si elle sait prendre conscience de sa place et de son rôle, de sa mission dans la crise présente et dans l'action révolutionnaire qui doit en être la suite ... Nous ne pouvons nous passer du concours de nos aînés, ce qui ne veut pas dire qu'il faille nous mettre simplement à leur disposition. C'est un échange que nous avons à leur proposer ...

- Ces appels et ces vœux seraient certainement vains si nous ne songions immédiatement à créer l'instrument qui leur donnera une réalité et une portée concrète. Cet instrument, c'est le Mouvement, né de cette affirmation des aspirations des jeunes, de l'accueil de certains aînés et de la décision d'hommes qui, dans la plénitude de l'âge et politiquement neufs, sont naturellement les artisans de cette rencontre et les

animateurs des premières équipes ...

Le rebond

Francisque Gay «applaudit à ces projets», écrit Albert Gortais dans sa brochure éditée par le Secrétariat général du M.R.P. L'ancien rejoint volontiers les nouveaux ... Il invite les deux jeunes gens à reprendre contact avec Georges Bidault.

Très intéressé et très proche lui-même de leur analyse, le président du C.N.R. les envoie auprès d'André Colin et de Maurice-René Simonnet, que l'ensemble des réseaux chrétiens de la Résistance ont chargés de préparer l'organisation et la création du nouveau Mouvement. Cette fois encore, les deux jeunes gens sont accueillis avec joie : Colin et Simonnet ont la même vision qu'eux de l'avenir. Oui, il faut faire «autre chose» ...

C'est l'époque où ces deux futurs secrétaires généraux du M.R.P. sillonnent les routes du couloir rhodanien à bicyclette pour prendre les contacts nécessaires et échapper à la vigilance de la police allemande. Malgré le danger, ils sont gais. «Qu'est-ce qu'on va libérer aujourd'hui ?» plaisantent-ils en enfourchant leur vélo, chaque matin.

En mars-avril 1944, ils séjournent à Vernoux-en-Vivarais, dans l'Ardèche, et y rédigent le Manifeste du Mouvement Républicain de Libération.

Selon le Professeur Jean-Dominique Durand (auteur de «L'Europe de la démocratie chrétienne»), ce texte s'inspirait des idées de Dru mais délaissait son rêve d'une sorte de travailisme à la française («France Forum», numéro 297-298, octobre-décembre 1994, page 32).

Selon Robert Bichet, premier secrétaire général du M.R.P., Dru, Gilibert, Colin et Simonnet poursuivent le même objectif : un grand parti d'inspiration chrétienne. Dans son récit de la création du M.R.P. publié dans «Le M.R.P. vous parle» de novembre 1984, il écrit, à propos de la période de la guerre :

- Certains rêvent d'un «travailisme français». D'autres, dont Georges Bidault, inclinent plutôt pour un grand parti d'inspiration chrétienne différent de la J.R. ou du P.D.P. et laissant un rôle important aux forces encore non engagées dans la politique, comme l'A.C.J.F. et les mouvements spécialisés, comme la C.F.T.C. Ce fut finalement cette tendance qui l'emporta. L'initiative en revint à deux jeunes : Gilbert Dru et Jean Gilibert, aidés par A. Colin et M.R. Simonnet».

* *
*

Que peut-on ajouter pour répondre à la question «Qui sont les inventeurs du M.R.P. ?» La conclusion de Robert Bichet apparaît comme une bonne synthèse.

Et le résultat de cette invention ? C'est la création, à Paris, en septembre 1944, du Mouvement Républicain de Libération, qui devient, le 26 novembre, le Mouvement Républicain Populaire.

Ce 26 novembre 1944, c'est un jour de victoire, une grande fête.

Hélas, ni Gilbert Dru ni Jean Gilibert n'y prennent part. Gilbert Dru a été abattu par la Gestapo place Bellecour, à Lyon, à midi, en public, le 27 juillet. Jean Gilibert a été déporté à Buchenwald. Il n'en reviendra que le 18 avril 1945.

Il n'empêche : cette victoire, cette fête, c'est d'abord à eux, parmi les meilleurs, qu'on les doit.

Jacques PARINI

GILBERT DRU

(1920-1944)

CELUI QUI CROYAIT AU CIEL...

ET AU «MOUVEMENT REPUBLICAIN DE LIBERATION»

par Georges VERPRAET



Photo collection R. Nodot-Fonds du Centre d'histoire de la Résistance et de la Déportation, Ville de Lyon.

Celui qui fut, dès 1943, l'inspirateur et le véritable géniteur du «Mouvement» n'aura jamais pu assister à la naissance du M.R.P. au grand jour de la Libération. Il n'en aura même pas connu sa dénomination ni son sigle définitifs. Le premier militant aura été notre premier martyr, fauché en pleine jeunesse.

Ce jeune homme de 24 ans fut sauvagement assassiné à Lyon, le 27 juillet 1944, un mois avant la libération de Paris et de Lyon, dans des circonstances particulièrement tragiques.

Enfant du peuple, Gilbert Dru était domicilié aux Brotteaux, au 60 cours Morand (c'est à quelques pas de là que naquirent, en octobre 1940, les «Compagnons de la chanson»).

Licencié en droit, étudiant à la Faculté de Lyon, l'un des responsables lyonnais de la J.E.C. (Jeunesse étudiante chrétienne) et des «Cahiers de Témoignage chrétien» clandestin, il fut le fondateur, à Lyon, des «Équipes chrétiennes de la Résistance» et des «Jeunes chrétiens combattants», animateur avec Maurice-René Simonnet, André Mandouze et Jean-Marie Domenach, des «Cahiers de notre jeunesse», magistrale revue jéciste, censurée puis interdite, en 1943, par le Gouvernement de Vichy, après avoir affiché son opposition sans ambiguïté à la réquisition des classes 1941-1944 pour le S.T.O. en Allemagne.

Gilbert Dru influença fortement, de façon déterminante, les travaux clandestins qui aboutirent à la fondation, sous le titre, au départ, de «Mouvement Républicain de

Libération» (M.R.L.), transformé, à l'automne 1944, en «Mouvement Républicain Populaire» (M.R.P.) afin d'éviter toute confusion avec les trois initiales de certaines organisations de résistance (M.N.L.)

Dès l'été 1943, dans une France totalement occupée, plus d'un an avant sa libération, jamais satisfait de la situation présente, inventant sans relâche des structures nouvelles pour son action rénovatrice, d'une richesse d'imagination qui s'alliait à la plus grande humilité - selon l'hommage qui lui fut rendu sans citer son nom, en première page du numéro clandestin de juillet 1944 de «Témoignage chrétien» - Gilbert rédige, dès l'été 1943, un «Projet» en cinq parties précisant le sens et les fondements d'un «Mouvement politique nouveau», à la différence d'un vieux parti, style fin IIIème République, et conciliant les deux «mystiques» : «les droits de l'homme avec la mystique démocrate d'inspiration chrétienne».

Il intitule avec fierté et foi son texte polycopié : «Projet d'introduction à une action révolutionnaire des jeunes Français», fondé sur le «personnalisme» (E. Mounier). Ce pionnier n'entend pas que seul le programme de la future formation civique soit nouveau ; il préconise que l'organisation même soit nouvelle et qu'aux partis d'hier soient substituées de nouvelles «communautés politiques». Il garde un contact permanent avec son ami Jean Gilibert.

Quelques mois avant d'être exécuté (le 27 juillet 1944), Gilbert Dru avait rencontré son aîné de vingt ans, Georges Bidault. Prisonnier rapatrié comme combattant de 1918, Georges Bidault, après avoir été, avant-guerre, professeur à Valenciennes, à Reims et au lycée Louis-le-Grand, à Paris, enseignait l'histoire, dès 1941, au lycée du Parc, à Lyon.

Arpentant les rues de Lyon, parfaitement reconnaissable à sa canadienne doublée de chèvre, sa serviette sous le bras, toujours bourrée de livres et de papiers, Georges Bidault aimait donner ses rendez-vous sous le péristyle de l'Opéra de Lyon. Il avait approuvé le projet de Gilbert Dru et accepté de prendre, après la libération de la France, la tête du futur mouvement.

Aux premières réunions tenues à Lyon dans un local discret, notamment rue Constantine, on vit, outre Georges Bidault, François de Menthon, Pierre-Henri Teitgen, Alphonse Juge, le philosophe Jean Lacroix, des militants CFTC (Marcel Poimbeuf, Maurice Guérin), auxquels se joignirent parfois, venant de la zone nord, Francisque Gay; Jean Raymond-Laurent, ainsi que l'élite chrétienne et sociale résistante gravitant des bureaux de la vieille «Chro» (Chronique sociale de France) 16 rue du Plat. C'est là que se tinrent les premières réunions du futur M.L.R., sous la présidence, parfois, de Joseph Folliet. Outre Dru et Chirat, s'y retrouvaient notamment Denise Jouve, la fiancée de Dru, Roger Radisson, Adrien Nemoz, Rendu, Joseph

Hours, professeur d'histoire, Elie Vignal (Caluire), Joseph Huissoud (Tassin la Demi-Lune), quelques jeunes venus de la J.O.C., de la J.E.C., du M.P.F., de la C.F.T.C., de la J.R. et du P.D.F., Sylvie Minjolet, des Compagnons de Saint-François.

Ulérieurement, à Paris, en 1944, des réunions analogues eurent lieu, notamment chez Jean Raymond-Laurent, Jean Letourneau, Charles Flory.

Au seuil d'avril 1944, cachés à Vernoux, dans les Monts de l'Ardèche, deux dirigeants de l'ACJF repliés à Lyon, André Colin et Maurice-René Simonnet, s'inspirent largement du «Projet» de leur ami Gilbert pour élaborer à leur tour un «Manifeste», approuvé cinq mois plus tard, lors de la première réunion officielle tenue le 3 septembre, avant le Congrès constitutif (25-26 novembre 1944), à Paris à peine libéré, au 186, rue de Rivoli, dans les locaux séquestrés de l'ex-hebdomadaire collaborationniste «Je suis partout», et occupés par quelques jeunes militants de la première heure.

Autour du grand vétéran, Marc Sangnier, sont réunis, là, tous les rescapés du combat clandestin : Georges Bidault, François de Menthon (Garde des Sceaux, arrivé d'Alger), Pierre-Henri Teitgen, (ministre de l'Information, évadé d'un train de déportation, à Compiègne), Francisque Gay, Jean Letourneau, Robert Lecourt, Charles Flory, les Bour, père et fils, et bien d'autres amis résistants.

Ce texte fondateur fut aussitôt largement diffusé dans le pays sous le titre : «Lignes d'action pour la Libération» (16 pages imprimées), qui intégra la fameuse «Charte» du «Conseil national de la Résistance» (C.N.R.) à laquelle Georges Bidault, successeur de Jean Moulin depuis 1943, n'est pas étranger.

Sur les murs de la capitale, un «Manifeste» proclame notamment, en gros caractères : «Paris est libéré». Grand est l'enthousiasme. On rêve de renouveau ; d'une démocratie vraie, idéale ; d'une «République pure et dure» ; d'une «Révolution par la loi».

La moisson a poussé «dru», c'est-à-dire forte et vigoureuse, comme sur les champs de blé de la Beauce.

Gilbert Dru reste le premier semeur de la première graine en 1943. Il n'aura, hélas ! jamais vu la belle récolte, deux ans après, aux élections législatives successives du 21 octobre 1945 (150 députés M.R.P. présidés par François de Menthon) ; du 2 juin 1946 (169 députés présidés par R. Lecourt ou F. de Menthon) ; de la 2ème législature 1951-1956 (87 députés).

Voilà juste cinquante ans. Le bilan s'est inscrit dans l'histoire du milieu du siècle.

27 JUILLET 1944, MIDI, PLACE BELLECOUR, A LYON...

Gilbert Dru était tombé le 17 juillet 1944 aux mains de la Gestapo avec son camarade jociste Francis Chirat, 23 ans, vendeur, 61, rue des Maisons Neuves, à l'issue d'une réunion clandestine tenue dans l'appartement lyonnais de Maurice Guérin (CFTC), codirecteur, avec Claude Sabot, du journal clandestin «La Liberté» (paru quotidiennement au grand jour dès le vendredi 9 septembre 1944, dix

jours après la libération de Lyon, au nom du «Comité de coordination d'action chrétienne») et futur député M.R.P. du Rhône en 1945 avec Joannès Charpin.

Après perquisition du local lyonnais où étaient entreposées des piles de «Témoignage chrétien», la Gestapo avait découvert des papiers antinazis.

Dans sa cellule du fort-prison de Montluc (3ème arrondissement), situé entre la gare de Perrache et celle des Brotteaux (sur 10.000 internés par les nazis, 7.000 succombèrent), Gilbert restait confiant et gai, malgré la chaleur, la vermine et les parasites, faisait dire à ses parents, par un gendarme, de ne pas s'inquiéter. Germaine Rivière, secrétaire du R.P. Pierre Chaillet, tenta en vain de lui faire transmettre un paquet de vivres.

Dans la nuit du 26 au 27 juillet, à 23h45, une heure après la fermeture une explosion (trois paquets de plastic; un détonateur au crayon, en tout 660 grammes d'explosif disposés sur l'étagère des annuaires téléphoniques), retentit dans la salle vide du café-restaurant «Le Moulin à vent», au 10 place Bellecour, en plein cœur de la presque île lyonnaise, entre Saône et Rhône, lieu de plaisirs réquisitionné pour les officiers de l'état-major local de la Wehrmacht et les sbires S.S. et ceux de la Gestapo, dont Klaus Barbie.

L'attentat était, certes, dirigé contre les forces d'occupation, mais il n'avait pas causé la moindre blessure ; seulement des dégâts matériels. Ni Gilbert ni Francis n'y avaient participé. La note dont la publication est imposée à la presse régionale laisse pourtant abusivement croire à leur culpabilité.

Le lendemain de cet attentat, 27 juillet 1944, un détachement allemand, en armes, vient prendre position sur la célèbre place lyonnaise, autour du «Moulin à vent». En plein midi, une camionnette bâchée stoppe devant le café restaurant avec ses cinq otages extraits de leurs geôles allemandes : Gilbert et Francis, Léon Pfeiffer, 22 ans, graveur, Pierre Bernard, 40 ans, chauffeur à Montreuil, Albert Chambonnet, chef régional de l'Armée secrète, dont la tête était mise à prix un million.

A mesure qu'on fait descendre du camion les cinq compagnons de Montluc et qu'ils ont mis pied à terre, un civil (français ?), debout, les abat un à un par une rafale de mitraillette, faisant le salut hitlérien sur leurs corps, bras tendu. Gilbert descend le troisième, sans jugement ni condamnation.

Pendant quatre heures, jusqu'à 16 heures, les cadavres des cinq suppliciés gisent sur le trottoir, exposés face à la population stupéfaite. Interdiction à quiconque d'approcher : c'est la police qui monte la garde.

A Mme Domenach mère, qui voulait voir, à terre, le visage de Gilbert, un policier français dit, l'écartant : «Mais non, Madame, ce sont des Juifs».

Aussitôt après cette exécution publique, le cardinal Pierre Gerlier se rend de nouveau, courageusement, au siège de la Gestapo. Le Primat des Gaules remet lui-même, en main propre, sa protestation écrite au commandant Knapp. L'entrevue est orageuse...

G.V.

«LA ROSE ET LE RÉSÉDA»

Louis Aragon (1897-1982) écrit le 11 mars 1943, à Marseille, dans «le Mot d'ordre» son poème «La rose et le réséda», qu'il dédie à Honoré d'Estienne d'Orves et à Gabriel Péri. En juillet 1944, quand il apprend l'exécution de Gilbert Dru et de ses camarades place Bellecour à Lyon, il complète ainsi sa dédicace : «A Gabriel Péri et à Honoré d'Estienne d'Orves, comme à Guy Mocquet et Gilbert Dru».

Gabriel Péri : rédacteur en chef de «l'Humanité» de 1924 à 1940, élu député en 1932, membre du Comité central du P.C., fusillé au Mont-Valérien le 15 octobre 1941.

Honoré d'Estienne d'Orves : ancien élève de Polytechnique, aristocrate royaliste, lieutenant de vaisseau, dénoncé par son radio venu de Londres, fusillé (il a 40 ans) au Mont-Valérien le 29 août 1941. Inhumé à Verrière-le-Buisson (Essonne).

Guy Mocquet : étudiant, membre du P.C., prix en otage et fusillé (il a 17 ans) à Châteaubriand (Loire-Atlantique) le 22 octobre 1941.

G.V.

Celui qui croyait au Ciel
Celui qui n'y croyait pas

Tous deux adoraient la belle
Prisonnière des soldats
Lequel montait à l'échelle
Et lequel guettait en bas
Celui qui croyait au Ciel
Celui qui n'y croyait pas

Qu'importe comment s'appelle
Cette clarté sur leurs pas
Que l'un fut de la chapelle
Que l'autre s'y dérobât
Celui qui croyait au Ciel
Celui qui n'y croyait pas

Tous les deux étaient fidèles
Des lèvres des cœurs des bras
Et tous les deux disaient qu'elle
Vive et qui vivra verra
Celui qui croyait au Ciel
Celui qui n'y croyait pas

Quand les blés sont sous la grêle
Fou qui fait le délicat
Fou qui songe à ses querelles
Au cœur du commun combat
Celui qui croyait au Ciel
Celui qui n'y croyait pas

Du haut de la citadelle
La sentinelle tira
Par deux fois et l'un chancelle
L'autre tombe qui mourra
Celui qui croyait au Ciel
Celui qui n'y croyait pas

Ils sont en prison lequel
A le plus triste grabat
Lequel plus que l'autre gèle
Lequel préfère les rats
Celui qui croyait au Ciel
Celui qui n'y croyait pas

Un rebelle est un rebelle
Nos sanglots font un seul glas
Et quand vient l'Aube cruelle
Passent de vie à trépas
Celui qui croyait au Ciel
Celui qui n'y croyait pas

Répétant le nom de celle
Qu'aucun des deux ne trompa
Et leur sang rouge ruisselle
Même couleur même éclat
Celui qui croyait au Ciel
Celui qui n'y croyait pas

Il coule il coule et se mêle
A la terre qu'il aime
Pour qu'à sa saison nouvelle
Mûrisse un raisin muscat
Celui qui croyait au Ciel
Celui qui n'y croyait pas

L'un court et l'autre a des ailes
De Bretagne ou du Jura
et framboise ou mirabelle
Le grillon rechantera
Dites flûte ou violoncelle
Le double amour qui brûla
L'alouette ou l'hirondelle
La rose et le réséda.

Louis ARAGON 11 mars 1943

Distinctions

Dans l'ordre de la Légion d'honneur :
Claude Mont, ancien sénateur de la Loire
Bernard Lemarié, ancien sénateur des Côtes d'Armor

DANS LYON, CAPITALE DE LA RÉSISTANCE

Fin 1942, l'équipe de «l'aube» (Les Editions Librairie Bloud et Gay avaient ouvert, après 1940, une antenne lyonnaise, succursale du 3, rue Garancière, à Paris) se réunit dans l'arrière-salle d'un café de la Croix-Rousse, à Lyon, pour rendre un dernier hommage à la mémoire de Robert Cornilleau, mort du typhus, en Algérie, en 1942, fondateur et éditorialiste, en 1912, de l'hebdomadaire «Le Petit Démocrate».

P.-H. Teitgen, Jacques Fonlupt-Esperaber, Marcel Poimboeuf, Gaston Tessier, Maurice Guérin, Stanislas Fumet («Temps nouveau») envisagent, pour la première fois, des perspectives d'avenir, mais tout au plus s'agit-il alors d'élargir l'ancien «Parti démocrate populaire» d'Auguste Champetier de Ribes, fondé, les 15 et 16 novembre 1924, rue Saint-Georges, à Paris.

C'est à Lyon également qu'un grand nombre d'intellectuels chrétiens parisiens de la même famille d'esprit, résistante et critique, mal tolérée par la hiérarchie catholique trouvent refuge en 1940 : l'équipe dominicaine des Amis de «Sept» (R.P. Boisselot) et de l'hebdomadaire «Temps présent» (transformé en «Temps nouveau», interdit définitivement le 15 août 1941, et dirigé par Stanislas Fumet, apôtre laïc «à l'allure de moine défroqué» (Henri Frenay, «La nuit finira») et dont la maison du quartier Saint-Just est un havre d'accueil, avec Hubert Beuve-Méry («Sirius») et à laquelle succède «Positions», avec Roger Radisson (torturé par les Allemands) et Henri Le Maître, publication qui fit l'objet également d'une interdiction de Vichy.

Chez Jean Lacroix, un cercle réunit Joseph Hours, Gabriel Marcel, Paul Bastid, R. de Pury.

De même, Emmanuel Mounier rassemble autour de lui les fidèles de son mensuel, «Esprit». Les «réunions intergroupes des repliés lyonnais», créées après l'interdiction de la revue, en 1941, suscitent un vif intérêt, attirant des personnalités venues d'horizons différents : Maurice-René Simmonet, secrétaire général de la JEC ; Louis Martin-Chauffier ; Hubert Beuve-Méry ; Robert d'Harcourt ; Maurice Noël ; le R.P. Gaston Fessard, S.J. (T.C.)

G.V.

NOS AMIS DISPARUS

Hubert ABEILLON	La Voulte (Ardèche)
André DURÉCU	Malicorne-sur-Sarthe
Robert FOUTREL	Concarneau
Jean MARIE	Neuilly-sur-Marne
André MAURIN	Aubervilliers
Jacques POIREL	Boulogne-Billancourt
Henri Gallet, vice-président du Comité de libération de la Vienne, député de la Vienne de 1946 à 1951, maire de Benassay	

À GILBERT DRU ET FRANCIS CHIRAT

par Joseph Folliet

Journaliste, écrivain, animateur des Semaines sociales, futur prêtre, Joseph Folliet traverse la place Bellecour le 27 juillet 1944 et passe à côté des cinq cadavres étendus devant le Vieux Moulin, ignorant alors qui sont ces victimes de la barbarie nazie.

Quatre jours plus tard, le 1^{er} août, il écrit ce poème que «La Chronique sociale de France» publiera dans un recueil intitulé «Deuxième Nocturne».

G.V.

Amis, j'ai passé près de vous sans vous voir.
Et j'ai manqué notre rendez-vous suprême.
Près de vos corps étendus sur l'asphalte, les yeux révoltés vers le ciel,
Près de vos cadavres étirés, dans leur sang qui coulait au ruisseau
comme l'eau des averses,
Près de vos dépouilles gigantesques, côte à côte, au garde-à-vous,
pour la sacrilège parade - et l'on voyait dix semelles alignées,
J'ai passé près de vous sans vous voir.
Et le soleil rebondissait contre les quatre façades blanches, contre le roi
hautain sur son cheval de bronze, luttait à coups de lames d'or contre les
remparts verts des marronniers ;
Et les cris des enfants sur la place répondaient aux cris des hirondelles
au ciel de neuf lavé.
J'ai passé sans vous voir, sous la grotte verte à l'ombre épaisse et humide.
De loin, un remous d'hommes et de femmes, comme tant d'autres
chaque jour,
Et j'ai marché vite, emporté par l'heure,
Sans deviner autour de vous les reculs, les pâleurs, les tremblements,
les lèvres serrées, les pleurs et la colère,
Autour de vous, autour de vos corps, gardés par les sentinelles noires,
aux mâchoires lourdes, aux yeux de bêtes,
Par les gueules des mitraillettes assassines,
Dans l'ombre du cabaret aux vitres brisées, aux volets boursoufflés
par l'éclat de la bombe.

Puis j'ai su, mais je n'ai pas tout su.
Cinq morts anonymes, c'est tout ce que j'avais compris.
Cinq innocents, mitraillés au sortir d'un camion,
Cinq otages inconnus, bestialement sacrifiés à l'antique et
stupide Vengeance,
Alignés là, épouvantails pour la terreur de la foule.
Moi, j'ai pensé aux cinq âmes présentes devant la terrible
lumière de Dieu,
Aux âmes des exécuteurs et des juges qui comparaitront
demain devant la terrible lumière de Dieu,
Aux âmes des passants que souffletait l'horreur, que
tenaillait la rage impuissante.
Parmi les morts, combien ont compris le sens de leur obligation,
à la face de la ville ?
Parmi les assassins, combien ont hésité, au moins cette seconde
qui prouve que l'âme n'est pas encore une momie ?
Parmi ceux qui passent et voient, combien prient ? Et combien
d'offrandes d'amour pour l'oblation de la haine ?
Combien d'âmes, d'âmes vraies, d'âmes d'hommes, sous le
beau soleil de la terre, dans la terrible lumière de Dieu ?
Je me suis approché.
La foule fluait et reflétait, regardant toujours.
Mais sur le trottoir, il n'y avait plus que deux taches rouges,
Deux grandes taches rouges devant le café, et l'on ne savait si elles
étaient de sang ou de vin.
J'ai fait le signe de la Croix, le geste du rachat et du pardon,
qui réconcilie l'Orient avec l'Occident, le ciel avec la terre
Et j'ai prié.
Je ne savais pas encore que c'était vous, mes frères, qui m'attiriez là,
Afin qu'au lieu même de votre mort tombât une prière fraternelle
Sur la misère des victimes et la pire misère des bourreaux,
Comme la pluie qui efface les traces du sang répandu.

Et puis, j'ai tout su, que dans ce sang confluaient le vôtre,
Que vous étiez parmi les cinq, mes compagnons,
Mes frères dans la foi, la lutte et l'espérance.
Dans la bataille d'hommes contre les hommes et les anges,
Dans le combat, la rédemption et l'Eucharistie.
Les bourgeons dorés sur le vieil arbre de mon espoir,
La rafale les jetait dans la rue avec les morceaux de vitres.
Un éclair révélait deux des visages anonymes,
Et j'ai vu, mon frère, tes mèches en désordre, ta face hâlée,
tes lèvres charnues, tes yeux rêveurs,
J'ai entendu ta voix lente, comme embuée.
En toi, mon frère, j'ai vu ces traits où s'alliaient la force du
peuple et la douceur du Christ.
Je suis demeuré stupide et il m'a fallu des heures
Pour comprendre que c'était vous, et que c'était fini sur terre,
Fini sous le soleil de Lyon, dans les brumes de Lyon,
Fini dans les rues de Lyon, le long des quais de Lyon,
Fini du combat commun et des communs espoirs, et des
communs projets,
Fini du choc brutalement fraternel des idées et du contact
doucement fraternel des mains,
Fini des pas qui sonnent ensemble sur le sol, dans la marche vers un
même but,
Fini sur terre, fini pour jamais, dans le temps et dans le monde
- Et que tout aboutissait à une tache de sang.

J'ai revécu, Gilbert, notre première vraie rencontre,
Quand nous marchions dans la nuit,
Avec, autour de nous, l'exaltation de l'heure, après le travail,
Et les ailes chaudes des victoires proches,
Et la confiance de la rue déserte, où nul ne trahirait.
L'avenir était à nous, ouvert comme la rue ;
Tu le croyais du moins, et moi, le vieux mercenaire, harassé
par mille escarmouches et cent blessures,
Je tempérais de mon ironie ton enthousiasme ;
Mais, secrètement, je réchauffais mon âme à ta jeunesse,
Je pressais mes pas à l'allégresse des tiens, je réglais mon
haleine sur la tienne et mes espoirs au saut de tes rêves.
La mort a couronné le jeune guerrier de la pourpre du sang,
Laisant le vieux soldat marcher seul, de son allure fatiguée,
se colleter seul avec la vie.
Adieu, amis, jusqu'à la Résurrection,
Jusqu'au jour de la seule victoire qui tuera toute injustice
avec le temps, faiseur de mort et d'injustice.
Jusqu'au jour où la tache de sang fleurira sur la ville rénovée.

Ils vous ont tués, parce que vous étiez innocents,
Et qu'ils ne peuvent tolérer ce premier des crimes.
Ils vous ont tués parce que vous étiez jeunes,
Et qu'ils sont vieux comme le Mensonge.
Ils vous ont tués parce que vous étiez purs
Et que la pureté insulte à l'ordure de leurs âmes.
Ils vous ont saignés comme des bêtes,
Parce que vous refusiez d'être ces hommes des troupeaux
que veut leur instinct de bouchers.
Ils vous ont tués parce que vous étiez libres
Et qu'ils ont, pour la liberté, la haine des esclaves.
Ils vous ont tués parce que vous étiez le meilleur de la France

Et que, tant qu'il reste un morceau de France, l'univers n'est pas, à leurs yeux, assez ignoble et servile.

Ils vous ont tués parce que vous étiez le corps du Christ, Et qu'ils brûlent de recrucifier le Christ en chantant des hymnes à la chrétienté.

Ils ont tué vos corps et ils ont voulu tuer votre souvenir. Ils ont jeté sur votre fosse des pelletées de mensonges. Ils n'ont pas même eu le courage de reconnaître leur œuvre de meurtre et de vengeance.

Mais leurs agences et leurs journaux, leurs duperies et leurs hypocrisies, rien de prévaut Contre la vérité de ces taches de sang

Ils ont cru vous tuer : rage aussi vaine que stupide, Vaine et stupide comme la colère du serpent qui mord le bâton ou du taureau qui fonce dans la barrière, Car ils vous ont donné la plus haute joie du chrétien, le témoignage du sang, Le vrai, le pur témoignage, au-dessus de la parole et de l'encre, Marqué par cette tache que nulle parole et nulle encre n'effaceront, Où j'ai prié, où d'autres prieront en foule, La confession qui suscite la moisson victorieuse des témoignages. Ils ont éteint vos yeux ; mais des milliers de jeunes regards verront la vérité que vous avez eue, avec la même clarté. Ils vous ont crevé le cœur ; mais des milliers de jeunes cœurs battront au rythme du vôtre, avec la même force. Ils ont arrêté vos pas ; mais des milliers de jeunes corps marcheront où vous marchiez, avec le même élan. Ils vous ont fermé la bouche ; mais votre sang crie et, avec lui, les pierres qu'il a teintes, Crie vers les hommes, vers les bourreaux qu'il accuse, vers les esclaves qu'il délivre, vers les hommes libres qu'il entraîne, Crie vers la justice de Dieu.

J'entends le cri de votre sang : il monte sur la place, Dominant les bruits des enfants et des hirondelles, les murmures de la foule, le roulement des camions et des tramways, la marche bottée et chantante des hordes vertes. Je l'entends monter au-dessus de la ville, vers la Vierge d'or Et se fondre aux alleluias de nos vieux martyrs.

Il témoigne qu'il est plus doux de mourir pour la justice que d'acheter sa vie pour les compromis boueux. Et de tomber pour l'amour que d'avancer par la violence. Il affirme que nulle mort n'est plus parfaite que celle où la jeunesse se dévoue, Car il y a plus de richesse dans les fleurs coupées qu'en des morceaux de fruits mûrs. Il perce comme un son de trompette, il donne l'alarme comme une sirène. Il presse les jeunes chrétiens au combat pour la justice - jusqu'à ce qu'advienne enfin la justice. A la lutte pour l'Amour, jusqu'au triomphe de l'Amour.

Frères, nous répondrons. Nous le jurons devant vos temples mutilés et profanés, Devant cette tache de votre sang, qui nous arrêtera chaque jour au passage, Jusqu'au bout, la route : jusqu'au bout, le combat. Nous ne nous laisserons pas vaincre par la haine et nous ne nous vengerons pas sur des innocents. Nous ne nous laisserons pas séduire par le mensonge et nous ne répondrons à la calomnie que par la vérité. Nous ne nous laisserons pas dominer par la servitude et nous ne ferons pas peser sur les esclaves meurtriers un esclavage nouveau. Nous ne nous laisserons pas enchaîner par le Diable et nous n'oublierons pas que nous sommes du Christ. Il y a des armes dans nos mains, du fer et du feu, mais aussi la justice et la lumière et aussi l'amour. Il y a, dans nos cœurs, la volonté d'une rétribution exacte et aussi la puissance de pardonner à ceux qui ne savent pas ce qu'ils font. C'est faisant des hommes libres, en refaisant France et chrétienté que nous vous vengerons, Jusqu'à ce que les yeux fermés s'ouvrent, que les cœurs secs se trempent de larmes, que les âmes glacées brûlent. Nous sommes sans haine parce que nous sommes forts, Forts de votre force, De toute la force de votre sang.

POUR UN TIMBRE-POSTE À L'EFFIGIE DE GILBERT DRU

Dans le quartier populaire de la Grande Rue de la Guillotière, à Lyon (VIIème), une rue porte le nom de Gilbert Dru, tandis qu'à Villeurbanne il existe une rue Francis Chirat.

Après la guerre, sur la façade du «Moulin à Vent», fut érigée une grande et belle stèle, dite «Le veilleur de pierre», œuvre du sculpteur Georges Salendre (1890-1985), à la mémoire des cinq patriotes lyonnais, face à la statue équestre de Louis XIV qui trône au milieu de la place majestueuse.

Un «Prix Gilbert Dru» est attribué régulièrement à Lyon. Ainsi, le «Prix Gilbert Dru 1992» fut-il décerné à l'Union des étudiants juifs de Lyon et à l'Ecole Jacques Prévert, de Meyzieux (Rhône), comptant 415 enfants dont 40 % d'immigrés, en présence de Mme Régine Dru, sœur du héros, et de représentants de l'archevêque de Lyon, du Grand Rabbín et du président de l'Eglise réformée.

Depuis cinquante ans, la Poste a émis des timbres pour perpétuer la mémoire d'une cinquantaine de grandes figures de la Résistance. Parmi eux, trois des quatre noms auxquels Louis Aragon dédia «La rose et le réséda». Le quatrième, Gilbert Dru, a été oublié.

La Poste serait bien inspirée de réparer cette lacune.

- **Ami lecteur
avez-vous renouvelé
votre abonnement
pour 1996 ?**
- **Cher adhérent
avez-vous renouvelé
votre adhésion
pour 1996 ?**

«GILBERT DRU ÉTAIT UN CAMARADE TRÈS PROCHE...»

TEMOIGNAGES

Nous avons reçu d'Albert Vidal la lettre suivante, datée du 21 février.

Votre bulletin «Le M.R.P. vous parle», numéro 67, me ravit car il se réfère à des souvenirs très chers.

Vers le M.R.P...

Gilbert Dru : c'était un camarade très proche et, sous sa direction, nous nous réunissions à Lyon dès 1943 pour «refaire le monde», avec Marius Crozet, Louis Pichon et quelques autres. Poimbeuf s'était envolé pour Brazzaville. Sur le terrain pratique : jeter les bases sociales, économiques, financières d'un mouvement d'esprit démocrate chrétien.

Je me souviens de nos «études» et délibérations et, plus tard, nous découvrîmes que Paris faisait comme nous ! Bien sûr, sous un nom différent. Mais, bien sûr aussi, la Province a toujours tort... et on se rallia au M.R.P. !

L'E.N.S.O. et «La Rencontre»

En fait, Gilbert Dru, bien qu'étudiant, fréquentait aussi assidûment l'Ecole nationale sociale ouvrière (E.N.S.O.) de la C.F.T.C., camouflée sous le nom d'une association légale, «La Rencontre», où se réunissaient des militants C.F.T.C., en majorité, mais aussi beaucoup de gens issus de tous les milieux, et des réfugiés, tels Théo Braun, parfois Georges Bidault, Gaston Tessier, quand il pouvait franchir la ligne de démarcation...

Nous admirions tous l'extraordinaire compétence de Gilbert qui, malgré ses épreuves (son logement de la place Jean Macé avait été écrasé par les bombes), gardait un moral de fer et un humour à toute épreuve. En le tuant, les nazis nous ont privés d'un homme d'une valeur exceptionnelle...

Georges Bidault dans sa période lyonnaise

Georges Bidault jouait un rôle de professeur à «La Rencontre» et je me souviens d'un dimanche de fin 41 ou début 42. Chez les Franciscains, rue du Juge de Paix (aujourd'hui rue Roger Radisson, du nom d'un autre martyr de la Résistance), le cardinal Gerlier était venu nous saluer sans savoir qu'il rencontrerait Georges Bidault. Dès qu'il l'aperçut, il lui demanda :

- D'où venez-vous ?
- D'Allemagne, Eminence.
- Qu'y faisiez-vous ?
- J'engraissais les cochons, Eminence.

La conversation s'arrêta là sans qu'on sût de quels cochons il s'agissait.

Lors d'une rencontre sur le pont de Tilsit (aujourd'hui pont Bonaparte, sur la Saône), il m'entraîna dans un coin du quai pour me montrer une photo de la gare de Cologne, complètement écrasée.

C'était le commencement de la fin.

Le M.R.P. dans le Rhône

L'article de Brossy (n° 67, page 13) est sympathique, car il y a encore des amis du M.R.P. dans le Rhône, notamment à la Communauté urbaine de Lyon (Courly), du moins quand j'étais conseiller de la Communauté, de 1971 à 1977.

Et Antoine Buisson (page 12), camarade depuis 1936 ! Bravo, Antoine, tu es un type formidable !

Excusez ces souvenirs décousus. Amitiés aux vieux et aux plus jeunes ! Pouvez-vous donner mes coordonnées à l'équipe de Lyon ?

Albert VIDAL
ancien maire-adjoint de Craponne (Rhône)

- Résidence L'Estivalière 506 B 06220 Le Golfe-Juan - Tél. : 93.63.52.27
- Résidence Le Bois Fleuri 31 rue Félix Chautemps 73200 Albertville - Tél. : 79.31.30.13

**Août - octobre 1943
GILBERT DRU FUT APPELÉ À ALGER,
MAIS L'AVION N'ARRIVA PAS...**

Extraits du livre de Jean-Marie Domenach, «Gilbert Dru, celui qui croyait au ciel», publié en 1947 aux Editions Elf. Pages 91 à 95.

A la fin du mois d'août, survint un événement imprévu qui faillit orienter tout autrement ces multiples projets. Gilbert prit contact avec un émigré d'Alger, «Jean-Louis», qui venait l'informer qu'il avait été choisi pour représenter à l'Assemblée Consultative les jeunes chrétiens résistants.

Un avion devait l'emmener, ainsi que de nombreux autres passagers, les uns désignés comme lui, les autres irrémédiablement «brûlés».

Parmi ces passagers clandestins, devait se trouver Maurice Guérin, l'un des pionniers du syndicalisme chrétien, avec lequel Gilbert prit ainsi contact (1). Cette rencontre de hasard fut à l'origine d'une amitié et d'une collaboration sans cesse plus étroites et qui ne prit fin qu'avec la mort de Gilbert. Bien qu'appartenant à une génération beaucoup plus ancienne, Guérin témoigna dès l'abord à Gilbert tant de sympathie que celui-ci, tout de suite en confiance, se mit à lui parler de ses projets. Il trouva auprès de Guérin un accueil dont la chaleur le surprit lui-même. Tant de compréhension immédiate et profonde, - tant d'amitié aussi, car Guérin lui voua bientôt une affection quasi paternelle - furent pour Gilbert d'un prix infini, et contribuèrent largement à lui donner cette pleine confiance en lui-même qui lui manquait encore. Aussi est-ce à Guérin qu'il porta sa «Déclaration», la veille de son départ à Paris, et tous deux passèrent des heures à la relire et à la remanier, si bien que sur le texte original l'écriture large et claire de Guérin alterne presque à chaque phrase avec la fine écriture de Gilbert. Et les mois qui suivirent approfondirent encore cette confiance mutuelle et rendirent plus étroits les liens qui unissaient Gilbert à cet «ainé» si proche par le cœur de tous les jeunes qui engageaient alors un combat qu'il ne cessait, lui, de mener depuis des années.

Gilbert accueillit cette perspective de départ avec sérénité. Tout ce qu'il comptait faire à Paris, il résolut simplement de le faire à Alger, et s'en remit totalement à la Providence pour tout le reste. Suivit un mois de septembre plein d'incertitude et d'angoisse. On guettait les nuits sans lune, le message de la radio anglaise qui n'arrivait jamais, on se transmettait les rendez-vous et les signaux de rassemblement éventuel. Gilbert gardait une souriante tranquillité, classait ses papiers et ses documents et serrait au plus profond de son portefeuille le précieux télégramme qui avait notifié la suspension de Cahiers - et qui serait son plus sûr «passport». En même temps, il réfléchissait sur le sens de ce départ et de cette «mission» inattendue, dont il saisissait toute la gravité :

«Pensons à nos parents, à nos amis, à ceux qui souffrent, à la France, à l'Eglise. Ce devrait être pour elles, notre patrie, nos deux patries, que je suis parti.» (7 octobre 43.)

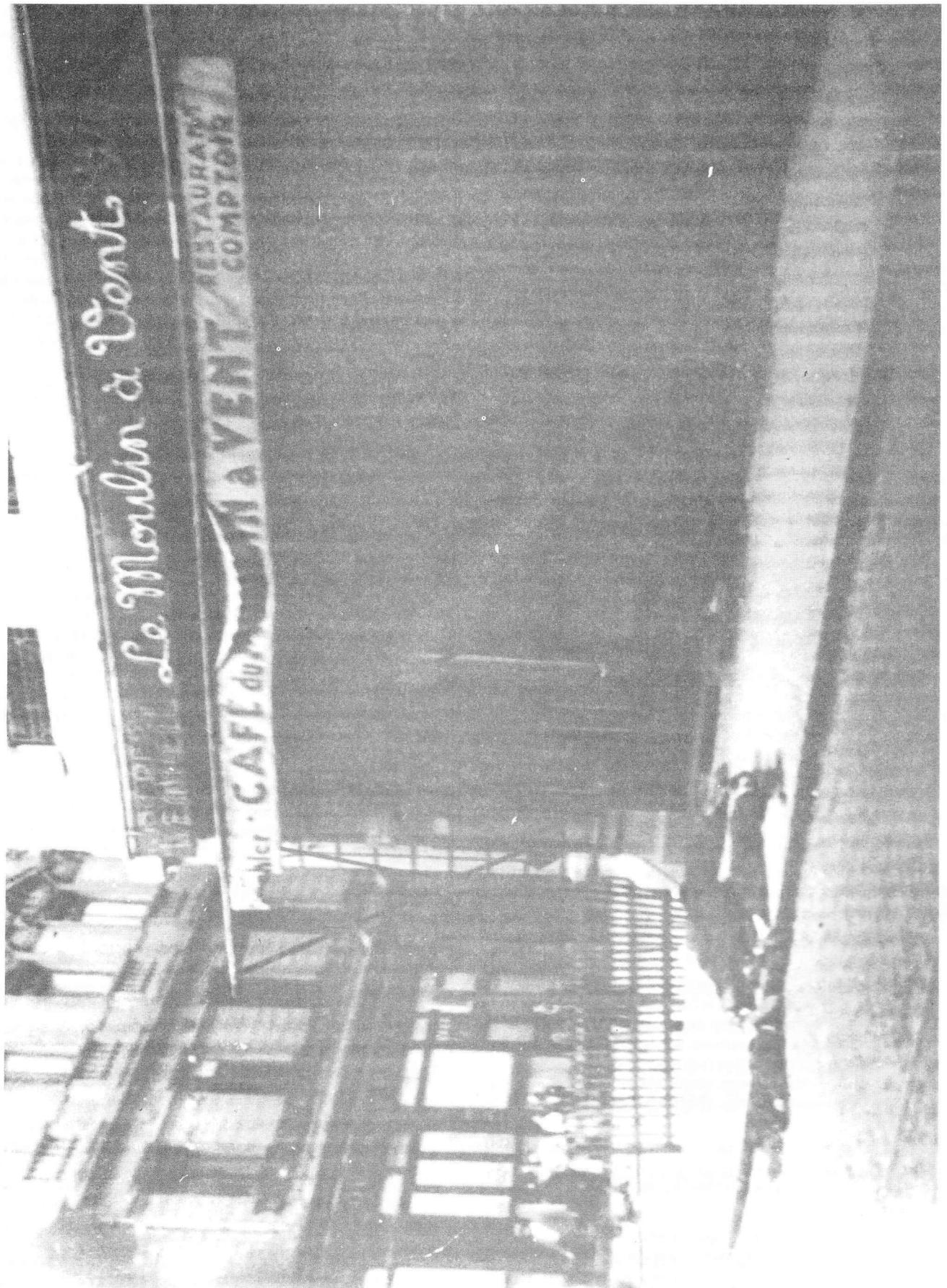
Et déjà il envisage en face tous les risques courus, y compris le plus grand : celui de ne pas revenir. Il écrit à celle qu'il aime :

«Je suis loin, et je pense qu'il se peut que notre séparation ne finisse pas... Je voudrais que dès maintenant nous soyons à la hauteur de notre foi..., que nous nous disions cette terrible vérité.» (7 octobre 43.)

Gilbert tout entier est présent dans ces quelques phrases. Devant la mort, il reste lui-même, sans phrases, sans panache, mais si profondément résolu, que cet abandon total à Dieu est pour lui la chose la plus simple qui soit. D'ailleurs, il ne s'arrête pas à cette pensée. Ayant une fois pour toutes «fait face» et accepté, il continue de vivre et de préparer l'avenir. Ces quelques lignes sont les seules où il ait jamais envisagé concrètement le danger qu'il courait chaque jour, et tous ses amis savent qu'il n'en parlait à peu près pas. Une profonde humilité le portait à penser qu'il n'était pas fait pour les destins exceptionnels.

Mais l'attente se prolongeait, toujours plus pesante, toujours plus tendue. Les quelques renseignements que l'on parvenait à avoir étaient confus et contradictoires. «Les avions ont atterri, mais on ne l'a pas su à temps... il n'y avait pas de place..., on a modifié l'ordre des départs.» Peu à peu, il sembla certain qu'un désaccord s'était fait sur la désignation définitive des passagers et retardait le départ. Gilbert, las de cette incertitude et de l'inaction relative dans laquelle elle le maintenait, prit alors un parti énergique : celui de «monter à Paris» malgré tout, et d'y entreprendre la réalisation des projets qu'il avait conçus. Il savait que les départs avaient lieu à la fois de Lyon et de Paris, et qu'en cas d'alerte on pourrait l'avertir également dans les deux villes. Il monta donc à Paris dans les derniers jours d'octobre 43.

(1) Guérin avait connu dès 1941 les cellules de la prison Saint-Paul et il avait été jugé à Lyon en même temps qu'Emmanuel Mounier et quelques autres résistants de la première heure. Depuis lors, il n'avait cessé d'intensifier son activité, au point qu'en 1943 le séjour en France était devenu pour lui fort dangereux. Comme Gilbert, il resta cependant jusqu'au bout.



Devant le Moulin à Vent, agonisant dans leur sang : Gilbert Dru, militant de la JEC, Francis Chirat, militant de la JOC, Léon Pfeiffer, graveur, Pierre Bernard, chauffeur, Albert Chambonnet, chef régional de l'Armée secrète.

Cette photo, qui a été prise, au péril de sa vie, par M. Chevalier, fait partie de la collection G. Dubœuf-Nitain et nous a été transmise aimablement par le Centre d'histoire de la Résistance et de la Déportation de la Ville de Lyon.

Il y a cinquante ans AUX RÉUNIONS DU GROUPE M.R.P. À L'ASSEMBLÉE NATIONALE CONSTITUANTE

Extraits des procès-verbaux établis par le secrétariat du Groupe

Au début de 1946, le Gouvernement provisoire de la République est présidé par le Général de Gaulle.

Il compte cinq ministres M.R.P. : Edouard Michelet (Armées), Francisque Gay (ministre d'Etat), Pierre-Henri Teitgen (Justice), Georges Bidault (Affaires étrangères), Robert Prigent (Population). Tous sont députés.

Nouvel An studieux sur la réduction des crédits militaires

Mardi 1^{er} janvier 1946.

«Le Groupe se réunit à 10 heures, le matin, après une nuit de délibération à l'Assemblée, pour décider de l'attitude à tenir devant le dépôt de l'amendement socialiste demandant la réduction de 20 % des crédits militaires.

«Michelet, ministre des Armées, donne au Groupe toutes assurances sur la réduction prochaine des dépenses militaires et sur l'action poursuivie depuis un mois par lui-même au ministère. Il déclare au Groupe qu'il lui promet solennellement que tous les crédits possibles seront rognés. Quant à l'attitude socialiste, il la juge comme une mauvaise querelle électorale : «Nous quittons», dit-il, «le terrain politique pour entrer dans le pur guignol...»

«Barangé rappelle le vote défavorable aux socialistes, intervenu en Commission des Finances, qui caractérise l'attitude gênée des communistes (*Charles Tillon est ministre de l'Armement*); il exhorte le Groupe à se montrer courageux, même si ce sont toujours les mêmes qui montent sur le parapet.

«A Bouxom et à Livry-Level, qui estiment que le débat engagé est uniquement politique, Schneiter réplique qu'il lui paraît plus profond et que la sage attitude consiste à faire confiance, à la condition d'entreprendre immédiatement une déflation massive des dépenses des armées...

«Et aussi de l'armement, précise Dupraz.

«François de Menthon conclut en tirant la leçon de cette première réunion de l'année : nul plus que le Groupe M.R.P. ne désire la réduction des crédits militaires, mais il votera contre l'amendement

socialiste parce que la politique n'est pas un jeu mais une œuvre profonde».

La France a faim

12, 13 et 14 janvier : trois journées d'étude

La fin de cette session d'étude du Groupe M.R.P. est consacrée à la reconstruction agricole et rurale, sur des rapports de Raymond Moussu et de Maurice Lucas.

Extraits du rapport Lucas :

- 15.600.000 bovins en France en 1938 ; 13.511.000 en 1945 ;
- pour les ovins, la baisse est encore plus forte : 39 % ;
- au surplus, il y a baisse du poids et de la qualité ;
- 133 millions d'hectolitres de lait en 1938 ; 47 en 1942 ; 58 en 1943 ; 37 en 1944 ; 17 dans le premier semestre de 1945 ;
- blé : 80 millions de quintaux en année normale ; 65 en 1944 ; 43 en 1945.

«Des économies peuvent être obtenues par la suppression de la pâtisserie et des pains de fantaisie. Peut-être par la consommation de pain rassis...

«Viande : politique incohérente, marchands de bestiaux incontrôlés, marge bénéficiaires excessives...

«Renée Prévert apporte l'écho des femmes du milieu populaire en face du problème du ravitaillement. Il faut découvrir les responsables, régler la question des prix. Pourrait-on savoir si oui ou non on exporte du beurre en Angleterre...»

Organisation de la paix mondiale ou loi de la jungle ?

La journée du 14 janvier est consacrée principalement à une série de communication sur la Conférence de Londres, dont l'objet est l'organisation de la paix dans le monde, et sur la Charte des Nations Unies : Ernest Pezet, Louis Terrenoire, Marie-Hélène Lefaucheur, Barthélemy Ott, Oberkirch, Devèze, Palewski...

Louis Terrenoire analyse ainsi la Charte des Nations Unies :

.../...

APPEL À NOS LECTEURS

La vocation de l'Amicale du M.R.P. est de conserver la mémoire du M.R.P., en rappelant aux générations futures ce qu'a été la part prise par ses fondateurs dans la Résistance à l'occupant, dans la promotion aux responsabilités des élites ouvrières au temps de la Libération comme dans le rôle déterminant qui a été le sien dans la reconstruction d'un pays dévasté et exsangue.

Par l'évocation d'un riche passé aux racines profondes (cf. catholicisme social, le Sillon, les mouvements d'inspiration chrétienne : JOC, JEC, JAC, CFTC, etc) et par une observation critique du présent à la lumière des principes fondateurs, «Le M.R.P. vous parle», expression de notre amicale, s'applique à raviver nos souvenirs et à enrichir notre réflexion sur une éventuelle démarche politique inspirée d'une éthique de vie.

Persuadés que nos lecteurs et correspondants partagent notre ambition, nous souhaitons être en mesure de continuer à leur assurer l'envoi de notre bulletin.

Or la modicité de nos ressources nous contraint, désormais, à limiter nos envois à nos seuls abonnés, voire peut-être à réduire la périodicité de notre publication.

C'est pourquoi nous vous serions très obligés de souscrire rapidement un abonnement et, plus encore, de nous faire parvenir le nom et l'adresse d'amis de notre tradition qui seraient intéressés par nos publications et le rôle de notre amicale.

Cordialement vôtre.

Le Bureau de l'Amicale

P.S. : Vous trouverez, au verso, un bulletin avec lequel vous pouvez soit adhérer à l'Amicale (ou renouveler votre adhésion), soit vous abonner au bulletin, soit faire les deux.



Devant le Moulin à Vent, agonisant dans leur sang : Gilbert Dru, militant de la JEC, Francis Chirat, militant de la JOC, Léon Pfeiffer, graveur, Pierre Bernard, chauffeur, Albert Chambonnet, chef régional de l'Armée secrète.

Cette photo, qui a été prise, au péril de sa vie, par M. Chevalier, fait partie de la collection G. Dubœuf-Nitain et nous a été transmise aimablement par le Centre d'histoire de la Résistance et de la Déportation de la Ville de Lyon.